

LA FORCE DE LA JEUNESSE¹

« Jeunes gens, je vous écris parce que vous êtes forts, et que la parole de Dieu habite en vous, et que vous avez vaincu le Malin. »

(1 Jean, II, 14.)

Je ne connais pas de plus beau témoignage qui puisse être rendu à la jeunesse que celui qui est exprimé dans les paroles de mon texte. C'est de l'apôtre Jean qu'il procède, et c'est à quelques jeunes gens qui vivaient à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne, membres de l'Église d'Éphèse ou des églises de l'Asie Mineure, qu'il est adressé. Ainsi, à cette époque de décadence morale et sociale, — l'époque où régnait l'impur Domitien — sous ce ciel amollissant de l'Asie, dans ce foyer d'un paganisme élégant et corrompueur qui s'appelait Éphèse, au milieu de tous les périls et de toutes les

1. Ce discours a été prononcé à l'occasion d'une réception de Catéchumènes.

séductions d'une civilisation raffinée, s'était formée et grandissait tous les jours une phalange de jeunes hommes qui avaient si bien embrassé l'Évangile de Jésus-Christ et avaient si bien combattu le bon combat de la foi, que le patriarche de l'Église apostolique pouvait les saluer de ces encourageantes paroles : « Jeunes gens, je vous écris, parce que vous êtes forts, et que vous avez vaincu le malin. » Oh ! quel magnifique hommage rendu à la piété de ces jeunes chrétiens d'il y a dix-huit siècles ! Quel sujet de consolation, au milieu de tant d'épreuves, pour l'Apôtre et pour les Églises de son temps ! Et quelle douce lumière se détachant sur ce fond si obscur du vieux monde romain, qui s'en allait en ruines et en dissolution !

Mes frères, nous serions bien heureux si, en ce jour où nous voyons réuni dans ce temple ce petit groupe de jeunes gens qui vient se joindre à notre Église, nous pouvions reposer nos regards souvent attristés par le spectacle de nos épreuves sociales et ecclésiastiques, sur un tableau semblable à celui-là. Je serais bien heureux, et vous le seriez aussi avec moi, pères, mères, amis de ces jeunes gens, si, en m'adressant à eux à cette heure solennelle de leur entrée dans l'Église, je pouvais leur dire à tous et

à coup sûr : Jeunes gens, au nom de l'Église dont je suis l'organe, je vous parle, je vous reçois parce que vous êtes forts, parce que la Parole de Dieu habite en vous, et que vous avez vaincu le malin...

Mais hélas ! il ne nous est pas permis de tenir un tel langage. Sans vouloir empiéter sur les droits de ce Dieu qui seul connaît le secret des cœurs, sans vouloir porter un jugement téméraire sur le présent et sur l'avenir de cette chère jeunesse, ne sommes-nous pas fondés à craindre que le témoignage de l'Apôtre ne s'applique pas à tous ces jeunes gens et à toutes ces jeunes filles ? Une piété vivante, une vraie et décisive conversion est en nos jours une chose rare, bien rare dans la jeunesse... et aussi, n'est-ce pas ? dans l'âge mûr... Je ne laisserai pourtant pas, mes frères, de m'emparer de cette parole du vieil Apôtre et de l'appliquer à ces chers enfants, sinon comme témoignage, du moins comme appel et comme avertissement. C'est donc à vous que je m'adresserai, mes chers catéchumènes ; vous montrer quelle est la nature de cette force qu'admirait saint Jean chez les jeunes chrétiens de l'Asie Mineure et vous en faire voir les admirables effets, tel est le but, tel est le plan de ce discours. Aidez-moi donc, de votre attention la plus sérieuse et la plus

soutenue, et vous, leurs parents et leurs amis, de vos prières les plus ferventes.

Et d'abord, mes jeunes amis, quelle est cette *force* dont nous parle notre texte ? Il est d'autant plus nécessaire de le bien savoir qu'à votre âge la force est une des choses que l'on estime le plus.

Ce n'est pas la force physique. Certes elle a sa valeur ; en nos jours comme autrefois, l'antique adage : « un esprit sain dans un corps robuste, » sera toujours la devise d'une intelligente et solide éducation ; j'ai pris soin de vous le montrer, jeunes gens, dans la suite de nos leçons, et j'ai même affirmé que la pratique de notre éducation moderne appelle à cet égard une sérieuse réforme. Toutefois, je dois ajouter que la force, la santé du corps n'est, ne peut être qu'un moyen, et que le vrai but, l'idéal du jeune homme doit être cherché ailleurs.

Ce ne sera pas non plus la force intellectuelle. Celle-ci est infiniment précieuse ; à des degrés divers et sous des formes diverses, elle est utile à tous, et pour quelques-uns, elle est la condition, le gage d'une carrière vraiment libérale, vraiment féconde. Mais l'expérience nous apprend qu'elle n'est pas départie à tous, et aussi qu'elle peut être entre les

maines de ceux qui la possèdent un instrument d'égoïsme ou de corruption.

Cette force, vous l'avez déjà compris, jeunes gens, c'est la force *morale*, celle qui s'acquiert, comme l'indique notre texte, dans un combat spirituel, dans le combat contre le malin, c'est-à-dire, contre Satan et le péché : « Jeunes gens, je vous écris, parce que vous êtes forts et que vous avez vaincu le Malin. » Essayons de vous la représenter.

Vous êtes bien jeunes encore, catéchumènes, mais vous avez déjà commencé à rentrer en vous-mêmes, vous avez commencé à sonder votre cœur. Qu'avez-vous trouvé dans ce cœur ? Vous y avez trouvé deux principes ou, comme le dit saint Paul, « deux lois » diamétralement opposées l'une à l'autre, « la loi de la chair » et « la loi de l'esprit, » la loi de la sensualité et la loi de la conscience. De ces deux lois, quelle est celle qui doit régner sur vous et gouverner votre vie ? Vous avez répondu, vous ne pouvez pas ne pas répondre : c'est la seconde, la loi de l'esprit, la loi de la conscience. Vivre pour accomplir le bien, pour pratiquer la sainteté, pour obéir à Dieu, tel est votre devoir, telle est votre vocation. Mais telle n'est pas encore,

— oh ! vous le savez, vous le reconnaissez surtout à cette heure, — votre vie journalière, votre inclination naturelle ; votre inclination naturelle, n'est-ce pas plutôt, jeunes gens, de chercher le plaisir, de fermer l'oreille à la voix du devoir ? n'est-ce pas, pour tout dire, de négliger, d'oublier Dieu ?

Pour rétablir l'ordre véritable, pour faire triompher l'esprit sur la chair, l'amour de Dieu sur l'amour du monde, que faut-il que le Seigneur fasse en vous ? Il faut qu'il accomplisse une œuvre grande et profonde, l'œuvre que l'Écriture appelle du nom de *conversion* ou de *nouvelle naissance* : « Si quelqu'un ne naît de nouveau, il ne peut point voir le royaume de Dieu. » Cette austère parole du Sauveur que nous vous avons souvent répétée, est encore présente à votre esprit... Mais pour que cette conversion, pour que cette nouvelle naissance soit possible, il faut que vous deveniez ouvriers avec Dieu, il faut que « prenant la Croix pour arme et l'Agneau pour Sauveur, » vous engagiez une lutte terrible et glorieuse, plus terrible, plus glorieuse, croyez-le bien, que celle qui se livre sur les champs de bataille, car sur les champs de bataille il s'agit de vaincre l'ennemi du dehors, tandis qu'ici il s'agit de vaincre l'ennemi du dedans,

l'ennemi qui est logé au cœur même de la place, l'ennemi qui conspire sans cesse avec vous et contre vous.

Et qu'ils sont nombreux, qu'ils sont variés les moyens de séduction auxquels cet ennemi a recours ! Aujourd'hui, c'est la légèreté, l'insouciance spirituelle, si commune à votre âge, qui vous arrête à l'entrée de la carrière, en essayant de vous persuader que vous êtes bien encore trop jeunes pour vous occuper d'une manière constante de votre salut, et que la vie est assez longue pour que vous ayez le loisir d'y penser plus tard. Demain, ce sera le monde, le monde entrevu à travers le prisme d'une imagination facile à tromper, qui viendra vous convier au banquet de ses fêtes et de ses plaisirs. Un peu plus tard, ce seront les maximes régnantes de l'incrédulité, qui s'uniront aux doutes d'une raison qui se croit émancipée et qui n'est qu'orgueilleuse, pour battre en brèche l'édifice des saintes croyances qui vous ont été inspirées. Tôt ou tard, bientôt peut-être, ce sera le flot des passions, qui s'élèvera grondant dans votre cœur et menaçant de tout emporter... Jeunes gens, voici le temps de la lutte, de la vraie lutte morale. Deux routes sont ouvertes devant vous, entre lesquelles il vous faut main-

tenant choisir : « la voie large » et « la voie étroite ; » la première aux abords rians et faciles où marche une nombreuse et bruyante compagnie, mais qui mène à la perdition ; la seconde étroite, raboteuse, malaisée, qui suit les escarpements de la montagne, que peu savent trouver, mais qui conduit à la vie... Ah ! si, écoutant toutes les saintes inspirations qui vous viennent d'en haut, et toutes les voix amies qui vous parlent d'en bas, vous voulez, catéchumènes, choisir la bonne part ; si, saisissant la main de Dieu qui vous est tendue, vous êtes résolus, quoi qu'il vous arrive et quoi qu'il vous en coûte, à vous engager dans le chemin étroit ; si vous consentez à crucifier la chair et ses convoitises pour vous consacrer au Seigneur, soyez bénis, jeunes gens, soyez joyeux, car, aussi sûr que l'Éternel est fidèle, aussi sûr que ses promesses sont « oui et amen en Jésus, » vous serez rendus capables de lutter et de vaincre ; soutenus de la force de Dieu, vous surmonterez le mal par le bien, vous triompherez de la chair par l'esprit, de la loi des membres par la loi de l'entendement... Et alors vous serez vaillants, vous serez vraiment forts, vous aurez vaincu le Malin.

Tout ne sera pas fini, cependant, je me hâte de vous en avertir. La conversion est une grande et

décisive victoire, mais qui prépare à des combats nouveaux, à des épreuves nouvelles. A l'œuvre de la conversion doit succéder celle de la *sanctification*, de la sanctification que l'on a appelée « une conversion sans cesse renouvelée. » Dans le cœur du jeune homme converti, le vieil homme a été vaincu, mais il n'a pas été entièrement détruit, et il est des jours, il est des heures où il semble se relever et se dresser devant lui dans toute sa force. « Le monde et sa pompe, » comme le rappelait aux catéchumènes notre ancienne liturgie, la chair et ses convoitises, Satan et ses tentations sont encore là, réclamant, épiant sans cesse leur proie... Il vous faudra, ô jeunes soldats de Jésus-Christ, encore veiller, encore lutter, encore vaincre. Mais rassurez-vous; si vous voulez être fidèles et vous tenir près du Seigneur, vous ne serez pas confus. Christ, qui est votre justice, sera aussi votre sanctification. Votre force morale, qui est la force même du Seigneur, se déploiera, grandira avec le péril. En vous envoyant l'épreuve, Dieu vous donnera l'issue. A travers bien des défaillances, à travers des chutes peut-être, vous continuerez votre marche vers la montagne de Sion, vous irez de force en force, vous passerez comme à cheval sur les lieux élevés, et

vous éprouverez la vérité de cette parole du Prophète. « Les jeunes gens se lassent et se travaillent, même les jeunes gens d'élite tombent lourdement; mais ceux qui s'attendent à l'Éternel reprennent de nouvelles forces, les ailes leur reviennent comme à l'aigle..... »

Il ne sera pas difficile de vous montrer maintenant, catéchumènes, que cette vertu que nous venons de dépeindre portera dans votre vie les fruits les plus beaux et les plus savoureux.

Et d'abord, en la possédant, le jeune homme, la jeune fille ne possèdent-ils pas « la perle de grand prix, » la seule chose vraiment « nécessaire? » Se conserver pur au milieu des souillures du monde, garder dans le sanctuaire de son âme au sein d'une génération sceptique ou frivole le feu sacré de la foi, de l'espérance et de l'amour chrétien, aspirer sans cesse à l'idéal et réaliser la sainteté, savourer les douceurs du pardon de Christ et de la communion divine, se rendre le témoignage qu'on n'a pas manqué le but de la vie et que l'on accomplit sa véritable vocation,... ya-t-il, peut-il y avoir dans ce pauvre monde une joie comparable à celle-là?

N'est-ce pas là tout ensemble la vraie grandeur morale et la vraie liberté spirituelle? N'est-ce pas là la plus noble couronne qui puisse être posée sur votre front, jeunes gens et jeunes filles? J'en appelle au témoignage de votre cœur, à ce sentiment d'admiration qui le saisit quand l'image de cette pureté morale de la jeunesse lui apparaît dans toute sa beauté, à travers les récits bibliques par exemple, soit dans l'héroïsme d'un Joseph qui, pour être fidèle à son Dieu, résiste à toutes les tentations, celle de l'épreuve, celle de la luxure, celle de la grandeur, celle de la vengeance; soit dans le dévouement d'un Moïse qui préfère d'être affligé avec le peuple de Dieu et de conduire à travers les solitudes du désert une nation à col roide que de jouir à la cour de Pharaon des délices du péché; soit dans l'humble et courageuse piété d'une Marie qui, bravant les regards d'un monde soupçonneux et les sarcasmes de disciples grossiers, vient briser aux pieds de son Maître et répandre sur sa tête le vase de parfum de grand prix, symbole de son cœur aimant et reconnaissant... Que vous dit en présence de ces actes de piété le frémissement involontaire de votre âme, si ce n'est que la vertu chrétienne est ineffablement douce, infiniment belle et qu'ap-

pliquée au jeune homme, à la jeune fille, la parole du sage de l'ancienne alliance se montre dans toute sa vérité : « Celui qui est maître de son cœur est plus fort que celui qui prend des villes... »

En douteriez-vous encore ? Suivez-nous quelques instants, et voyez quelle salutaire influence cette vertu est appelée à exercer dans toutes les sphères de la vie, dans la famille, dans l'Église, dans la patrie.

La famille ! Ah ! elle ne saurait trouver de charme plus grand et de plus ferme appui que dans la présence au foyer domestique d'un jeune homme, d'une jeune fille qui ont été enseignés de Dieu à immoler leur égoïsme au pied de la Croix. Quand un père chrétien, quand une mère pieuse, enveloppant leur enfant d'un de ces regards de tendresse et de sollicitude où passe en quelque sorte toute leur âme, peuvent se dire : « Il a commencé à se donner à Dieu, à servir Jésus-Christ, il prie, il lutte pour lui demeurer fidèle, » ils peuvent ajouter avec un tré-saillement de joie : « Oh ! puisqu'il appartient à Dieu, il sera toujours notre enfant, il ne cessera jamais de nous aimer, de nous rester fidèle. Celui qui aime Dieu qu'il ne voit pas, comment pourrait-il ne pas aimer son père et sa mère ? » Et quand son-

nera l'heure solennelle et si redoutée surtout d'une mère, où il leur faudra se séparer de leur enfant et lancer ce frêle esquif sur la mer de ce monde, ils pourront alors se dire en essuyant une larme et en regardant du côté du ciel : « Ceux que le Seigneur garde sont bien gardés... Qui craint Dieu sort de tout. » Oui, sachez-le, pères et mères qui m'écoutez, et ne l'oubliez pas, jeunes gens, la piété chrétienne, en rendant le jeune homme à Dieu, le rend à lui-même, le rend aussi à ses parents et fait de lui, comme nous aimons à le rappeler en versant l'eau du baptême sur le front de vos nouveaux-nés, un sujet de joie pour sa famille et d'édification pour l'Église.

D'édification pour l'Église, ai-je dit, car cette Église qui vous entoure, catéchumènes, d'une atmosphère de grâces, qui vous a reçus dès votre berceau, qui a mis en vos mains le Livre de vie, qui vous a instruits, appelés, conduits au Seigneur par ses écoles du dimanche, par ses écoles de la semaine, par les instructions religieuses de ses pasteurs, cette Église qui, à cette heure, va vous recevoir dans son sein et vous ouvrir à la table sacrée le trésor des bénédictions les plus précieuses,

cette Église, notre chère Église réformée a besoin plus que jamais de membres jeunes, fidèles, vaillants. Voyez : cette sainte Épouse de Jésus-Christ qui porte sur son front de si glorieuses cicatrices, qui compte dans ses annales une si longue lignée de docteurs, de héros et de martyrs, elle est de nos jours, non pas persécutée, — la persécution est encore un signe de vitalité, — mais affaiblie, divisée, déchirée. Le drapeau de la foi au Dieu-Sauveur et à la Parole écrite, qu'elle a jadis teint de son sang, est abandonné d'une portion de ses enfants, que dis-je ? il est par quelques-uns méprisé, insulté ; c'est un autre drapeau, celui de la raison ou de la conscience humaine émancipée qu'on veut faire flotter à sa place ! C'est à vous, jeunes gens, à vous surtout que revient l'honneur de relever ce glorieux étendard de notre vieille foi huguenote, et de le tenir haut élevé. C'est à vous, ai-je dit, car nous, vos aînés, plus avancés que vous sur le chemin de la vie, nous voyons nos rangs s'éclaircir de jour en jour et les vides se multiplier sous les coups redoublés de la mort... Mais vous n'accomplirez cette noble mission, vous ne deviendrez les colonnes de l'Église et les défenseurs de la foi que lorsque vous aurez remporté cette victoire sur vous-mêmes qui

s'appelle la conversion et qui vous rendra forts. Convertis au Dieu vivant, sanctifiés par l'Esprit, obéissants à Jésus-Christ, vous dissiperez toutes nos craintes et vous nous donnerez la joie la plus pure et la plus douce, celle de voir succéder à notre génération fatiguée et troublée une génération nouvelle de laïques pieux, de diacres et d'anciens fidèles et de pasteurs dévorés du zèle de la maison de Dieu, — cette génération croyante et vaillante dont notre Église a tant besoin pour réparer ses brèches et pour répondre aux aspirations et aux détresses de notre siècle et de notre patrie.

La patrie... Oh ! quel mot je viens de prononcer, mes jeunes amis ! quelle image vient se présenter à mon esprit à cette heure solennelle ! !... Mais me serait-il permis, me serait-il possible de l'oublier, cette noble patrie, cette chère et « douce France, » que nos pères, les vieux huguenots, ont tant aimée, tant défendue et si longtemps pleurée, lorsqu'un édit barbare les rejeta de son sein ? Me serait-il possible de l'oublier, quand à la fin de de cette terrible semaine ¹ — semaine de malheur et de honte ! — elle

1. Ce discours a été prêché pour la première fois à Montpellier le 28 mai 1871, jour de Pentecôte, au moment où finissait à Paris la funeste insurrection de *la Commune*.

apparaît à mes regards, à la lueur sinistre d'effroyables incendies, à la fois abattue, humiliée, hélas! aussi mutilée par l'ennemi vainqueur, et déchirant elle-même ses propres entrailles, se débattant (ô Dieu, aie pitié de nous et mets un terme à nos longues infortunes!) dans les dernières convulsions d'une odieuse guerre civile... « Jérusalem, Jérusalem, si je t'oublie, que ma droite s'oublie elle-même... Que ma langue s'attache à mon palais, si de toi Jérusalem je perds le souvenir!... » Laissez-moi donc l'évoquer devant vous, jeunes gens, l'auguste image de la patrie en deuil, laissez-moi vous dire ce qu'elle peut recevoir de consolation et de vie, de cette force morale que le chrétien, le jeune chrétien a reçue dans son âme. Entendez-la, entendez notre chère France qui nous dit, qui nous crie à tous : « Ce qu'il me faut pour reprendre ma place au milieu du monde et être remise en un état renommé sur la terre, ce n'est pas une sanglante et païenne revanche, c'est le relèvement, le relèvement moral et spirituel... Donnez-moi donc une forte et innombrable phalange de cœurs généreux, de consciences austères, de volontés viriles, de vrais citoyens également éloignés de cet esprit de servilisme qui se courbe devant la force brutale et de cet

esprit de fausse indépendance qui ne sait que renverser et détruire ; donnez-moi des hommes de courage et de foi, de convictions et de dévouement, et elle sera fermée à jamais l'ère funeste des humiliations nationales et des discordes intestines... » Ce cri, cette prière que la patrie nous adresse, il dépend en partie de vous, jeunes gens, et de vos compagnons d'âge, de l'écouter et d'y répondre...

Il vous semble peut-être que je vous propose là de trop hautes pensées, une œuvre impossible. — Que sommes-nous, dites-vous en vous-mêmes, que pouvons-nous faire, nous si faibles, si ignorants, en si petit nombre, au sein de cette masse immense de la nation ? Nous sommes comme quelques gouttes d'eau perdues dans l'Océan, sans valeur et sans force. — Vous vous trompez, mes jeunes amis, car, pour employer la même image, remarquez que l'Océan ne peut pas dire à la goutte d'eau : Je n'ai pas besoin de toi, puisque c'est de gouttes d'eau que l'Océan est formé. Oh ! si ces gouttes étaient pures, l'Océan serait pur aussi !... Prenez donc courage ; vous avez vous aussi, jeunes gens, une œuvre à accomplir, mais ce ne sera pas en suivant les convoitises de la chair, en vous laissant aller au courant du siècle que vous la ferez, c'est en recher-

chant dès votre jeunesse, c'est en possédant cette vertu chrétienne qui, dans tous les siècles, a donné à la France ses meilleurs citoyens : un Coligny, un La Noue, une Jeanne d'Albret, un Duplessis-Mornay, et tant d'autres plus obscurs, qui en ont été le levain et la lumière. — Ah ! puissiez-vous, jeunes gens, qui entrez dans l'Église et dans la société à une heure si sérieuse, qui avez été témoins de tant de douleurs et de tant de chutes, devenir chacun, par la grâce de Dieu, dans le silence et l'humilité, un des témoins et des ouvriers de la grande œuvre de notre régénération morale et sociale ! Et puissiez-vous, pour cela, entrer, dès maintenant, par la foi au Christ-Rédempteur et par la puissance de sa parole, dans cette sainte milice à laquelle s'adresse la déclaration de l'Apôtre : « Jeunes gens, je vous écris parce que vous êtes forts et que vous avez vaincu le Malin ! »

Seigneur, Seigneur, de qui vient toute grâce excellente et tout don parfait, c'est à toi que nous adressons ces chers enfants. Fais en eux ce que nous ne pouvons pas faire nous-mêmes. Prends-les tous sous ta garde ; instruis-les, convertis-les, régénère-les toi-même, dresse leurs mains au combat et

leurs doigts à la bataille. Que cette cérémonie qui s'accomplit à cette heure ne soit pas un vain simulacre ; que cette communion à laquelle ils se préparent ne soit pas une profanation ; que dans ce jour où ton Église célèbre encore une fois la grande fête de la Pentecôte, une nouvelle et abondante effusion de ton Esprit s'accomplisse sur eux et sur nous, et que nous soyons tous baptisés de ce baptême de feu qui purifie et qui régénère !

AMEN.